



GAMINERIE



SPLEEN (*)

A Mlle Joséphine Belle, sincèrement

Clopin-clopant voici l'heure
Sombre et lente de la nuit,
Et j'entends à ma demeure
Quelqu'un frapper : c'est l'ennui.

Dehors on entend la bise
Pleine de longs sifflements
Soulever la neige grise
En tourbillons alarmants.

Soul et transi dans sa chambre,
Le cœur rêvant un aven,
Qu'un soir est long en décembre
Sans causer, sans rire un peu.

Quand dans sa lueur blafarde
Tombant lourdement des cieux
La nuit enveloppe et garde
Les chemins silencieux.

Rien ne fait du bien à l'âme,
Rien ne fait peur au souci
Comme jaser à la flamme
Du foyer qui jase aussi.

Jeune fille dont l'œil tendre
Garde un reflet de pitié,
Venez remuer la cendre
Du feu de mon amitié.

Je vous dirai mon histoire
Et mon cœur de fiel rempli
Dans vos regards croira boire
Le bonheur avec l'oubli.

Nous aurons les fines trames
De rêves d'or à filer
Et nous laisserons nos âmes
Sur nos lèvres se mêler.

Il est si doux, l'âme en fête.
De bâtir plans et projets
Et cueillir en tête-à-tête
Des fleurs au temps des cyprès.

D. R. Chever

GAMINERIE

Les vieilles gens ont parfois comme des bouffées de jeunesse qui leur remontent au cœur. Ceux qui longtemps s'aimèrent et vécurent côte à côte connaissent ces effusions tendres et graves : elles sont comme le dernier quartier d'une lune de miel exceptionnelle, qui ne prend fin qu'avec la vie.

A travers ses yeux clignotants, le vieillard revoit la compagne aimée de ses jeunes années, non comme elle est aujourd'hui, vieillie, blanchie, ridée, mais telle qu'il la connut en son printemps, rose et riieuse : elle, sans se détourner, en apparence attentive à son ouvrage, sent les regards de son homme qui s'appesantissent sur elle, qui appellent ses yeux et son sourire.... Mais elle résiste : Voyons, vieux fou, ce temps-là est passé ; laissons rire les jeunesse, nous, c'est fini.... Et rêveuse, elle a laissé sur la table la longue aiguille à tricoter, et la voilà plongée dans ses souvenirs et toute prête à s'attendrir.

Mais le vieil homme n'est point ce soir enclin à la mélancolie : il continue à rire, et en vrai gamin, avec la longue aiguille, il force sa vieille compagne à partager sa gaieté....

L'amour des vieux est le meilleur : il ne connaît ni les rancunes ni la jalousie.—Puissiez-vous, chers lecteurs, le connaître un jour !

LA BLANCHE

I

Son capitaine, à l'arsenal de Besançon, lui dit : —Ah ! ça, voyons, Grosjean, avez-vous perdu la tête, et quelle mouche vous pique ? Vous voulez quitter la compagnie d'ouvriers où vous êtes sergent, où vous êtes bien, où vous touchez une bonne solde, pour aller dans vos montagnes du Jura, y chercher quoi ? Comme sous officier, vous pouvez vous rengager avec 2,200 francs de primes ; puis au bout de quatorze ans d'un service pas trop pénible vous aurez une retraite et sans doute une position dans le service de l'Etat ou dans celui des chemins de fer. Songez-y bien, tout cela mérite d'être considéré et on ne le trouve pas dans le pas d'un cheval.

—Fort bien, mon capitaine, et merci pour l'intérêt que vous me portez ; mais, voilà : c'est que, faute d'être assez instruit, je ne pourrai jamais arriver au grade d'officier, et piétiner dans le rang

des sous offs, patauger dans l'éternelle cantine, ça ne me va pas. J'aime mieux me risquer. Je ne suis pas fainéant, j'ai de bons bras ; je travaillerai et serai mon maître.

Le capitaine eut un léger haussement d'épaules comme devant une chose, à ses yeux incompréhensible, et ajouta en lui tendant la main :

—Puisqu'il en est ainsi, faites à votre guise, mon ami ; mais si jamais vous aviez mauvaise chance, songez à votre capitaine et à la compagnie. Revenez-y, vous serez reçu à bras ouverts.

Et les derniers adieux faits, Jacques Grosjean prit sa feuille de route et s'en retourna chez les siens, dans ce petit village de Juvigny, que de la route poussiéreuse on voit là haut, perdu dans les vignes.

Nombreuse était sa famille : six garçons et trois filles, dont quatre seulement étaient établis ou mariés ; il allait, lui, faire le cinquième à la maison. Jadis, avant son départ pour le service, tout allait bien ; car les vignes, achetées lopin par lopin, bien cultivées, donnaient, donnaient. Mais aujourd'hui le phylloxéra leur avait fait sa sinistre visite et tout était ravagé. Dès lors, plus de bras que de besogne.

Aussi, lorsque radieux Jacques vint s'asseoir au foyer familial, la mère eut un triste sourire et lui dit après le dîner :

—Ah ! mon pauvre Jacques, pourquoi n'es-tu donc pas resté là-bas, à Besançon ? Tu y étais si bien. Que vas-tu faire ici ?

—Eh ! maman, crois-tu que ce soit plaisant de rester toujours sous-officier... un métier de chien.

—Toujours meilleur que celui que tu pourras faire chez nous, avec ce maudit phylloxéra ; il n'y a plus de vignes et tu n'es que vigneron.

—Baste ! répliqua Jacques d'un ton résolu, le phylloxéra n'est pas partout ; j'irai là où il n'est pas et je trouverai bien à m'embaucher comme vigneron, gagner ma vie au grand air et ne plus sentir la puanteur des casernes.

Le lendemain, Jacques savait que le fléau n'avait pas encore sévi dans les vignes du Dauphiné, et toute la famille bien embrassée, la poche lestée d'une soixantaine d'écus, il partit.

A Vienne, un brave homme lui dit :

—Vous avez des chances tout près d'ici, à Vienne. Allez trouver Mme Colas ; c'est une bonne dame ; vous lui direz que vous venez de la part de Baptiste, le coquetier.

II

Son modeste bagage sur le dos, d'un pas allègre, tapant avec son bâton sur les talus de la route, fredonnant une chanson du pays natal, Jacques s'acheminait vers le village.

Où vas-tu, voyageur ?

Le chemin est parfumé le long des haies d'aubépine en fleurs, sous lesquelles se cachent les violettes printanières ; les tapis verts des prés sont piqués par les blanches pâquerettes et les radieux boutons d'or. Le grand silence de la nature rajeunie t'enveloppe et ne te renvoie que l'écho de ta chanson.

Où vas-tu, voyageur ?

Tu viens de quitter ton régiment où tu t'étais fait une seconde famille, de nombreux amis dont les souvenirs, tour à tour éteints, iront s'ensevelir dans l'oubli. Tu n'as fait que passer par le foyer maternel, pour t'y abreuver de l'amertume des tiens, et après quelques caresses voilant bien des reproches, tu es parti.

Où vas-tu, voyageur ?

Toi qui fais ta route en chantant (car les lèvres de vingt-cinq ans sont faites pour les chansons) quelle chanson chantes-tu ? Est-ce la chanson du passé insouciant et gai ? N'est-ce pas plutôt celle d'un avenir souriant dont se berce ton imagination ? Ton pas s'accélère, devient hâtif. Crains-tu de ne pas arriver assez vite devant la caverne mystérieuse, aux portes de laquelle tu n'auras qu'à dire : *Sésame, ouvre-toi.*

III

Derrière la ramure sombre des grands chênes,

(*) Extrait d'avance de *Tendres choses*, en préparation.